

de gravure de Rembrandt; le portrait en taille-douce de M. Guizot, d'après Paul Delaroche, gravure qui se trouve dans l'édition illustrée du *Livre des orateurs*, de Timon, et dans l'*Histoire de dix ans*, de M. Louis Blanc; le portrait à l'eau-forte de Rembrandt, inséré dans la *Gazette des Beaux-Arts*; le portrait de Musard, le célèbre chef d'orchestre; celui de Broussais mort, et celui du docteur Duval. Par ses nombreux écrits, M. Charles Blanc a su se placer au premier rang des critiques et des historiens de l'art. Il débuta par des comptes rendus du Salon dans le *Bon Sens*, dont son frère était rédacteur en chef. Il écrivit ensuite dans la *Revue du Progrès*, dans le *Courrier français*, dans l'*Artiste*, et fut chargé de la direction du *Propagateur de l'Aube*, en 1841. Il fut ensuite appelé par Dupont de l'Eure et Garnier Pagès à diriger le *Journal de l'Eure*. De retour à Paris, il commença la publication d'une *Histoire des peintres français au XIX^e siècle* (1845, in-8°), ouvrage dont il n'a paru que le premier volume. Appelé par la révolution de 1848 à la tête de l'administration des Beaux-Arts, M. Charles Blanc sut, dans cette position difficile, se concilier l'estime générale et rendre de grands services. Un des premiers actes de son intelligente administration fut de demander au gouvernement le rétablissement des allocations qui, sous la royauté, étaient affectées à l'encouragement des beaux-arts. Il rédigea, à cet effet, un rapport très-ferme et rempli des idées les plus généreuses. Le résultat indirect de la révolution, disait-il au ministre, a été d'enlever aux beaux-arts les ressources dont ils disposaient sous la royauté. En supprimant la liste civile, on a supprimé, du même coup, une somme de près de 500,000 fr., qu'elle affectait à l'encouragement des artistes. L'Assemblée nationale ne saurait consacrer cette conséquence fatale des événements politiques, qui rejeterait dans la misère tout un peuple d'élite. Refuser de rendre aux beaux-arts la somme qui leur revenait dans la liste civile, ce serait frapper d'une main ceux qu'on a voulu relever de l'autre. Je crois donc, citoyen ministre, qu'en se bornant à demander à l'Assemblée de rétablir le crédit des beaux-arts, tel qu'il était sous la monarchie, on ne fait qu'en appeler à la plus stricte équité. Quand l'avenir aura donné à la République des jours plus heureux; quand la France, opulente et forte, sortira régénérée de ses épreuves, ce qui semble une lourde tâche pour le temps présent ne paraîtra plus qu'une générosité insuffisante. La situation des artistes était, en effet, des plus critiques au lendemain des événements de Février. Les commandes des particuliers, comme celles du gouvernement, étaient devenues insignifiantes. Sous l'impulsion de M. Charles Blanc, les travaux d'art reprirent une certaine activité dans les monuments publics. Grâce à lui, la plus grande partie des sommes (900,000 fr.) votées par l'Assemblée pour la fête de Champ-de-Mars fut employée à des travaux qui occupèrent une légion de peintres décorateurs et de statuaires. A la suite du Salon de 1848, comme on ne pouvait offrir aux exposants que des mentions honorifiques, le directeur des Beaux-Arts eut l'heureuse pensée de demander au ministre du commerce pour 80,000 fr. de porcelaines de Sèvres, qui furent distribuées aux artistes à titre de récompenses. En qualité de commissaire du gouvernement, M. Charles Blanc prit plusieurs fois la parole devant l'Assemblée, notamment pour combattre la proposition faite par le comité des finances de réduire les dépenses des musées nationaux, en supprimant les ateliers de moulage du Louvre, l'emploi de conservateur de la chalcographie et celui de conservateur des dessins (séance du 22 novembre 1848). Il s'éleva aussi avec force contre le projet de réduction du personnel de l'école des Beaux-Arts de Paris, défendit l'école de Rome menacée dans son existence, et contribua au maintien de cet établissement. Malgré ces services éminents, M. Charles Blanc ne put trouver grâce devant la réaction qui s'opéra dans la marche du gouvernement dès le commencement de 1850. La nouvelle de sa retraite fut accueillie avec déplaisir par la plupart des artistes et des hommes qui s'intéressaient à l'art. Quelque temps auparavant, M. Alphonse de Calonne s'était plu à faire ressortir, dans l'*Opinion publique*, les titres incontestables que cet homme éminent avait pour être maintenu à la tête de l'administration des Beaux-Arts. « Dans la position épineuse qu'il occupe, disait-il, le directeur des Beaux-Arts a su se faire aimer de tous les artistes et détester de toutes les médiocrités indignes de porter ce nom. C'est là, ce nous semble, un résultat assez satisfaisant. Il faut, pour l'avoir atteint, que M. Charles Blanc se soit montré singulièrement intègre et prodigieusement homme de goût. M. Charles Blanc est accepté par tous les artistes sérieux, parce qu'il est lui-même homme sérieux. Il a commencé une *Histoire de la peinture*, que nous regrettons d'avoir vu interrompre par l'exercice de ses nouvelles fonctions. Il publie depuis quelque temps une *Histoire des peintres de toutes les écoles*, qui sera l'un des plus beaux livres d'art de notre époque. Son érudition est fine, ses connaissances spéciales sont étendues, son goût s'est plus d'une fois manifesté dans des articles de critique de haute valeur; enfin, il est artiste lui-même, il comprend et interprète par le burin les œuvres des maîtres. En un

mot, il est connu dans les arts par de bons et utiles travaux. Dans son administration, nous l'avons toujours trouvé dévoué au talent, quelle que fut d'ailleurs sa nuance politique; nous l'avons toujours vu accueillir avec joie les idées qui paraissaient porter dans leur sein un germe d'utilité; nous l'avons souvent rencontré à la recherche du progrès, et il s'est toujours efforcé d'aplanir aux artistes cette route difficile et ardue qui s'ouvre si péniblement devant eux. En ce moment encore, il s'élabora, à son instigation, un projet d'exposition permanente et bisannuelle, qui doit, à nos yeux, porter d'heureux fruits pour les arts; c'est à lui que l'on doit la fondation du prix de 4,000 fr. pour l'œuvre la plus remarquable produite dans l'année; c'est à lui que les dessinateurs et les graveurs doivent l'idée première du grave et excellent travail qu'ils vont accomplir en reproduisant au trait les dessins les plus importants des maîtres. Ce sera l'origine d'un musée de gravures, et les musées des départements pourront, à défaut des originaux, prendre une collection de fac-simile précieux. » Un éloge aussi complet du frère de Louis Blanc a d'autant plus de prix qu'il vient de l'écrivain qui est placé aujourd'hui à la tête de la *Revue contemporaine*. Rendu à la vie privée, M. Charles Blanc reprit avec ardeur ses travaux sur l'histoire de l'art. L'œuvre la plus importante à laquelle il ait attaché son nom est l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*, vaste répertoire biographique, édité avec le plus grand luxe par la maison Renouard. Cette magnifique publication, rédigée par divers écrivains spéciaux (MM. Charles Blanc, W. Bürger, Delaborde, P. Mantz, Philartès Chasles, Wauters, Marius Chaumelin), et illustrée par des dessinateurs et des graveurs du plus grand mérite, formera onze volumes in-4°, dont sept ont déjà paru. M. Charles Blanc a écrit à lui seul toutes les monographies des peintres de l'école hollandaise et de l'école française. On lui doit encore les ouvrages suivants : l'*Œuvre de Rembrandt*, décrit et commenté, avec une introduction sur la vie du maître et 100 planches photographiques, les premières qui aient paru dans un ouvrage publié avec texte (1853, in-fol.); les *Trésors de l'art à Manchester* (1857, in-8°); *De Paris à Venise, notes au crayon* (1857, 1 vol. in-18); le *Trésor de la curiosité* (2 vol. in-8°), recueil d'indications tirées des catalogues des ventes de tableaux, dessins, estampes, marbres, etc., depuis 1730 jusqu'à nos jours; ouvrage du plus grand intérêt pour les amateurs et les antiquaires; l'*Œuvre complet de Rembrandt*, décrit et commenté; catalogue raisonné de toutes les eaux-fortes du maître et de ses peintures (1859-1863, 2 vol. in-8°). C'est à M. Charles Blanc, enfin, qu'est due la fondation de la *Gazette des Beaux-Arts*, la revue la plus sérieuse et la plus artistique, dans toute l'acception du mot, qui existe de nos jours en France et même en Europe. M. Charles Blanc a publié dans cet important recueil plusieurs articles remarquables, parmi lesquels nous nous contenterons de citer les chapitres d'une *Grammaire des arts du dessin*, ouvrage destiné à l'enseignement, et qui, aujourd'hui terminé, va paraître en volume, et sera un livre de haute éducation sur l'architecture, la sculpture, la gravure en pierres fines et en médailles, la peinture, la gravure en taille-douce, l'eau-forte, la manière noire, la gravure en bois, le camaïeu et la lithographie. Nous ajouterons que ces divers ouvrages sont écrits dans un style clair, chaleureux et pur, et que l'auteur sait donner du charme aux sujets les plus arides.

Il serait difficile, on en conviendra, de trouver une vie plus utilement, plus honorablement et plus austèrement remplie, et M. Charles Blanc pourrait, sans fausse ostentation, adopter cette devise du plus grand artiste de l'antiquité : *Nulla dies sine linea*.

BLANC (Adolphe), compositeur et violoniste français, né à Manosque en 1828. Il fut envoyé fort jeune à Paris, où il entra au Conservatoire et obtint deux prix, l'un de violon, l'autre de solfège; puis il prit des leçons de composition d'Halevy. M. Adolphe Blanc, qui, en 1862, a reçu de l'Institut le prix Chartier, a produit un assez grand nombre de compositions, pour la plupart dans le genre sérieux. Ce sont des *trios*, des *quatuors*, des *quintettes*, des *sonates*, etc. On a également de lui des chœurs pour les orphéons, des morceaux de chant, notamment les *Dances chantées*, un petit opéra intitulé les *Deux Billets*, etc.

BLANC DU FUGERET (Honoré), littérateur français, né en 1766 au Fugeret, dans les Basses-Alpes. Il fut professeur de littérature et publia, entre autres écrits : *Okygraphie* ou *Nouvelle méthode pour suivre, en écrivant, la célérité de la parole* (1801); le *Guide des dîneurs* (1814); des pièces de théâtre : le *Triple engagement*, le *Colin-Maillard*, etc.

BLANC LA GOUTTE, poète populaire, qui vivait à Grenoble dans la première moitié du XVIII^e siècle. C'était, à ce qu'on croit, un jovial épier de la place Claveyson, voisin du marché aux légumes. On pense qu'il devait son surnom à une maladie que Chamfort appelle « la croix de Saint-Louis de la galanterie. » Ne serait-ce pas plutôt à cette habitude de boire sur le comptoir qu'ont, en général, les petits débitants de liquides?

On n'a aucun détail touchant la vie du rimeur grenoblois, dont les vers originaux,

coulants, variés, sont depuis longtemps en possession de la popularité. Ses principaux écrits sont : *Épître en vers, en langage vulgaire de Grenoble, sur les réjouissances qu'on y a faites pour la naissance de monseigneur le Dauphin* (Grenoble, 1720); *Grenoblo malhérou, à monsieur...* (Grenoble, 1733); *Coupi de la lettre écrite par Blanc dit La Goutte, à un de ses amis u sujet de l'inondation arrivée à Garnoblo la veille de Saint-Thomas, 20 décembre 1741* (Grenoble, 1741). Cette dernière pièce a été insérée par M. Champollion-Figeac dans ses *Nouvelles recherches sur les patois* (Paris, 1809), in-12.

Le *Grenoblo malhérou* a été, dans les temps modernes, réédité à Grenoble, avec luxe et illustrations, par Baratin et Dardelet.

BLANC-PASCAL (de Nîmes), remplissait un office de judicature avant la Révolution, et devint, en 1788, un des chefs des protestants, avec les frères Rabaut et Griolef. Deux ans plus tard, il était à la tête de l'association connue sous le nom de *Pouvoir exécutif*, dont le but était de résister aux violences des catholiques de Nîmes, et dont les membres portaient, comme emblème significatif, un nerf de bœuf pendu à la boutonnière avec un ruban tricolore. Nommé accusateur public, il dénonça, en 1792, une conspiration de prison et se montra un révolutionnaire fort ardent; mais l'année suivante, par un de ces revirements brusques qui sont familiers à la fougue méridionale, il se prononça, ainsi que ses amis, contre la journée du 31 mai, organisa, avec Griolef et les autres, un comité de salut public, des bandes armées, et fut un des directeurs des mouvements fédéralistes du Midi. Après la défaite de l'armée contre-révolutionnaire, au Pont-Saint-Esprit, il se réfugia à Gènes, entra en 1795, fut de nouveau nommé accusateur public, et s'enfonga de plus en plus dans les voies de la réaction. En 1806, il devint avoué près la cour d'appel.

BLANC SAINT-BONNET (Antoine-Joseph-Elisée-Adolphe), philosophe français, né à Lyon vers 1815. Disciple et admirateur de Ballanche, il s'est fait connaître par un ouvrage intitulé : *De l'union spirituelle* (1841, 3 vol. in-8°), dans lequel, s'appuyant sur les idées du maître et sur son système de palin-génésie, il cherche à exposer les lois qui président à la constitution de la société et à indiquer la marche qu'elle est appelée à suivre. Depuis lors, il est devenu un des rédacteurs de la *Revue des Deux-Mondes*.

M. Blanc Saint-Bonnet, ardent catholique, est un des esprits les plus rétrogrades de ce temps. Comme pour de Maistre et Donoso Cortés, cette magnifique revendication du droit, de la justice et de la liberté, qui s'appelle la Révolution française, est à ses yeux essentiellement satanique et ne peut conduire la société qu'aux abîmes. Comme eux, il ne voit qu'un sauveur dans les bras duquel il faut nous précipiter au plus vite, c'est l'Eglise. Pour opérer ce qu'il considère comme la restauration française, M. Blanc Saint-Bonnet propose quatre moyens trop curieux, trop instructifs, lorsqu'on songe qu'ils représentent en effet l'idéal de tout un parti, pour que nous les passions sous silence. Ces moyens ingénieux sont : 1° la liberté illimitée pour l'Eglise; 2° la liberté limitée pour tout le reste de la nation; 3° l'instruction supérieure donnée à l'aristocratie et par l'Eglise; 4° le peuple maintenu dans une ignorance complète et définitive. Pour achever l'œuvre fondée sur ces bases, on saisira tous les mauvais livres (on comprend sans peine ce que M. Blanc Saint-Bonnet entend par là), et tous les instituteurs sortant des écoles normales seront immédiatement congédiés. Ces prémisses posées, les conclusions se tirent d'elles-mêmes. Il serait puéril, pour ne pas dire ridicule, d'en montrer l'inautilité. L'esprit humain ne retourne pas en arrière. Le grand mot de Goethe mourant : « Plus de lumière, plus de lumière encore ! » est devenu en quelque sorte le mot d'ordre de l'humanité présente. Ce n'est pas, comme on le voit, l'idéal de M. Blanc Saint-Bonnet, qui a découvert, après de profondes méditations, le seul spécifique capable de guérir la société gangrenée : les ténèbres et l'abêtissement.

BLANC DE VOLX (J.), publiciste et poète français, né à Lyon. Il fut directeur général des douanes du royaume de Naples sous le roi Joachim II. Il a composé deux comédies en vers : le *Français à Madrid* et le *Corrupteur*, et, de plus, il a publié les ouvrages suivants : *Des causes des révolutions et de leurs effets* (1800, 2 vol. in-8°); *Coup d'œil politique sur l'Europe à la fin du XVIII^e siècle* (1800, 3 vol. in-8°); *Du commerce de l'Inde* (1802); *Etat commercial de la France au commencement du XIX^e siècle* (1803, 3 vol. in-8°), etc.

BLANCA, bourg d'Espagne, province et à 39 kilom. N.-O. de Murcie; 2,945 hab. Fabrication de toiles communes et moulins à huile.

Blancandin, roman d'aventures du XIII^e siècle. On ne connaît ni le nom ni la patrie de l'auteur de ce poème, qui ne compte pas moins de 3,240 vers. *Blancandin* n'a pas été oublié par les savants, qui rassemblent tous les monuments de notre ancienne poésie française. Toutefois, celui-ci ne renferme rien qui mérite de le sortir de l'obscurité où il avait dormi jusqu'à ce jour. Il faut croire pourtant qu'il a eu une grande vogue dans son temps, puisqu'au XVIII^e siècle on en a fait en Angleterre une imitation en prose.

BLANCARD s. m. (blan-kar — rad. blanc). Comm. Toile de lin, blanche et légère, fabriquée dans l'ancienne Normandie et en Silésie. || On dit aussi BLANCHARD.

BLANCARD ou **BLANKAERT** (Nicolas), érudit hollandais, né à Leyde en 1625, mort en 1703. Dès l'âge de vingt ans, il fut nommé professeur d'histoire au gymnase de Steenfort; plus tard, il occupa la chaire d'histoire et d'antiquités au gymnase de Middelbourg, puis celle de langue et d'histoire grecques à l'université de Franeker. Il publia, avec de savantes notes, un grand nombre d'éditions d'auteurs anciens, notamment *Quinte-Curce* (1649); *Florus* (1650); *L'Histoire d'Alexandre d'Arrien* (1668); *L'Enchiridion d'Epictète* (1683); le *Lexicon d'Hippocrate* (1683), etc.

BLANCARD (Etienne), fils du précédent, médecin hollandais, né à Middelbourg. Ses principaux ouvrages sont : *Collectanea medico-physica* (1680-1688); une *Anatomie réformée* (1686), qui fut traduite en plusieurs langues; *De circulatione sanguinis* (1676); *Institutiones chirurgicae verioribus fundamentis superedificatae* (1701); *Lexicon medicum græco-latino* (1679), etc. Les œuvres les plus importantes de ce savant ont été publiées sous le titre de *Opera medica, theoretica, etc.* (Leyde, 1701).

BLANCARD (Pierre), voyageur français, né à Marseille en 1741, mort à Aubagne en 1826. Il entra dans la marine marchande; visita, dans ses nombreux voyages, les factoreries, les établissements et les comptoirs des Européens en Orient, dans les Indes, en Chine, etc., et, de retour dans sa ville natale, il fut nommé membre du conseil d'agriculture, des arts et du commerce. Blancard a publié un *Manuel du commerce des Indes orientales et de la Chine*, avec une carte hydrographique (Paris, 1805). Cet ouvrage est un des meilleurs qu'on puisse consulter sur la matière; il abonde en renseignements précieux, est d'une lecture attachante, et, selon l'expression de Charpentier Cossigny, il mérite d'être étudié par les hommes d'Etat, par les négociants, par les philosophes et par tous ceux qui aiment à s'instruire.

BLANCARD, général de division, né à Loriol (Drôme) en 1794, mort en 1853. Fils d'un membre de l'Assemblée constituante, il entra au service en 1731 en qualité de sous-lieutenant de cavalerie, se distingua à Austerlitz, Eylau, Friedland, en Russie et pendant la campagne de 1813. A Waterloo, où il commandait une brigade de carabiniers, il fut blessé. Pendant la Restauration, le général Blancard resta dans la retraite, mais il reentra en activité après la révolution de 1830.

BLANCAS (Jérôme), historien espagnol, né à Saragosse, mort en 1590. Il succéda à Zurita dans la charge d'historiographe du roi. Son ouvrage le plus important est intitulé : *Aragonensium rerum commentarii* (1588, in-fol.).

BLANC-AUNE s. m. Bot. Un des noms de l'alizier commun. || Pl. BLANC-AUNES.

BLANC-BEC s. m. Mot employé familièrement pour désigner un jeune homme sans expérience, par assimilation à un oiseau qui a le bec blanc, parce qu'il est encore tout jeune : *Ce n'est qu'un BLANC-BEC, un vrai BLANC-BEC. Ce BLANC-BEC voudrait-il nous en remontrer ? Ah ! ces BLANC-BECs, vouloir se jouer du vieil ami de leur père ! ils me le payeront.* (Al. Duval.) *Ce n'est pas à un BLANC-BEC comme toi à juger une personne comme elle.* (Scribe.) *Pour ne pas être un BLANC-BEC, j'aurais, dans ce temps-là, cassé cent bras et reçu cent balles dans le corps, sans me plaindre.* (G. Sand.) *Lui ! dit le conducteur avec un sourire de dédain, un BLANC-BEC qui n'a pas tiré à la conscription, se frotter à un vieux, à un de la garde, à un grognard de Moscou et de Waterloo !* (F. Soulié.) || Pl. BLANC-BECs.

BLANC-BOIS s. m. Eaux et for. V. BLANC adj.

BLANC-BOURGEOIS s. m. Contract. de blanc pour le bourgeois. Techn. Farine de première qualité.

BLANC-CUL s. m. Ornith. Un des noms vulgaires du bouvreuil. || Pl. BLANC-CULs.

BLANCE adj. f. (blan-se). Ancien féminin du mot blanc.

BLANC-ÉTOC ou **BLANC-ESTOC** (blan-ké-tok-ess-tok). Eaux et for. Sorte de coupe dans laquelle on abat tout, sans rien réserver : *Faire une coupe à BLANC-ÉTOC.* || On dit aussi blanc-étre. V. BLANC adj.

BLANCHA (Juan), premier magistrat de Perpignan dans la dernière moitié du XVI^e siècle. Il regardait Juan II, roi d'Aragon, comme son légitime souverain, et quand les Français vinrent assiéger Perpignan en 1474, il défendit cette ville avec un courage indomptable. Son fils ayant été fait prisonnier dans une sortie, les assaillants lui firent savoir que, s'il ne leur ouvrait les portes de la ville, ils massacraient ce fils sous ses yeux. Blancha répondit que sa fidélité à son souverain lui était plus chère que ses affections de famille, et son fils fut tué. Cependant la ville fut obligée de se rendre après huit mois d'une résistance glorieuse.

BLANCHAILLE s. f. (blan-cha-ille; || mll. — Fréquent de blanc). Pêch. Nom générique de diverses espèces de menus poissons que les pêcheurs emploient comme appât, pour prendre les espèces carnassières, et dont les